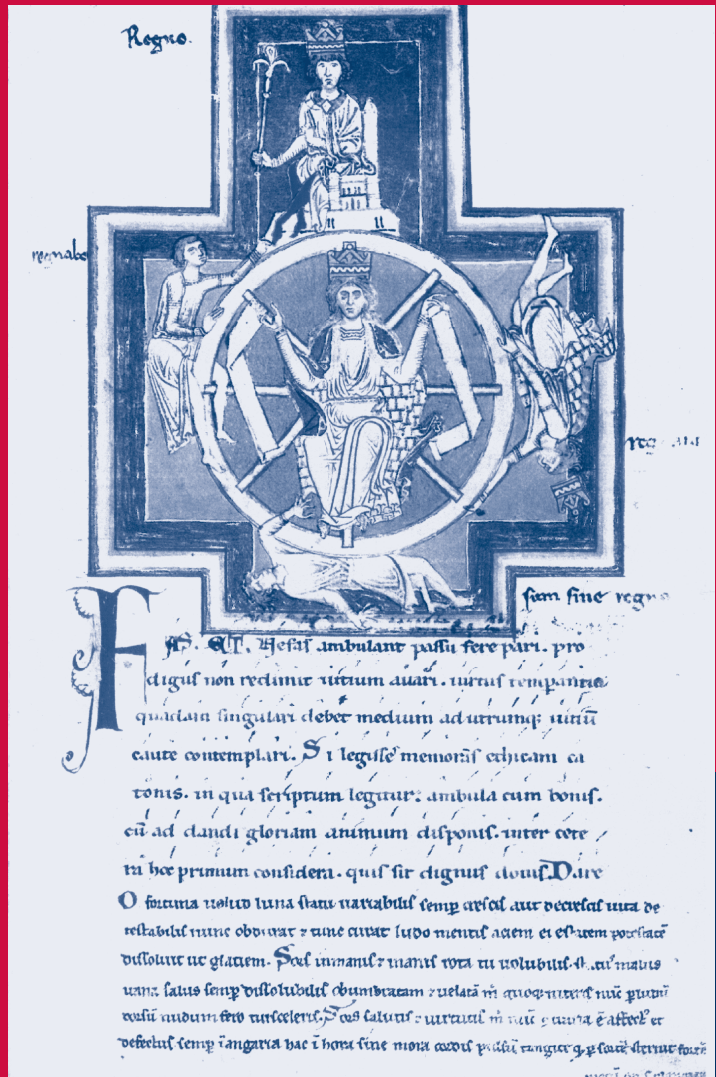


LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOGIE

2/2015

Tome CXXI



de l'Ordre »). L'intermède en Chypre – où les Hospitaliers possédaient des implantations bien avant 1291 ! – est lui aussi traité à la volée.

Les quelque 216 années que l'Ordre passa à Rhodes sont résumées en moins de vingt pages, et l'A. s'en tient aux traits saillants de cette très importante période de la vie des chevaliers, s'efforçant de mettre en lumière les événements marquants, les relations complexes avec la royauté de Chypre et avec le monde musulman. Certains termes (langues, auberges et prieurés, par exemple) pourraient, faute de précisions sur leur contenu, engendrer des confusions chez un lecteur non averti, d'autant que, pour les institutions, le fonctionnement du chapitre général, par exemple, n'est manifestement pas compris.

L'A. a voulu, ce qui est louable, donner une grande place au siège de 1480 – qui ne commence pas en mars, mais en mai. Ceci étant, les sources utilisées, pour beaucoup anciennes, se révèlent peu fiables, comme le montre l'apparat critique fort simplifié, ce qui est d'autant plus regrettable que les grandes lignes de cet épisode capital sont, en général, convenablement exposées. Pour illustrer son propos, l'A. a fait reproduire, à pleine page et en couleurs fidèles, six des nombreuses miniatures de l'exemplaire de dédicace de Guillaume Caoursin au grand maître Pierre d'Aubusson¹, avec des commentaires en regard. Certains sont à enquerre, comme c'est le cas pour la peinture du fol. 8r.

Le funeste siège de 1522 est plus brièvement traité, en trois pages, avant la suite de la narration, pour la période maltaise et la situation contemporaine, qui ne concernent donc plus la période traitée dans cette revue.

L'objectif de l'A. est méritoire, mais, bien qu'il ne s'agisse pas d'un livre d'érudition, on ne peut que regretter que, s'appuyant essentiellement sur des sources imprimées, ces dernières n'aient pas été plus largement choisies et exploitées. C'est d'autant plus dommage que des efforts ont été déployés pour offrir un petit livre techniquement bien réalisé et dont la finalité didactique est plutôt louable.

Jean-Bernard DE VAIVRE

Artillerie et fortification. 1200–1600, éd. Nicolas PROUTEAU, Emmanuel DE CROUY-CHANEL, Nicolas FAUCHERRE, Rennes, P.U. Rennes, 2011 ; 1 vol., 236 p. (*Archéologie & Culture*). ISBN : 978-2-7535-1342-6. Prix : € 24,00.

La question de l'importance de l'artillerie, principalement à poudre, dans l'évolution de la pratique de la guerre au Moyen Âge et au début de l'Époque moderne est certainement l'une des questions qui a fait couler le plus d'encre parmi les spécialistes d'histoire militaire. Tenter, si pas de l'élucider, à tout le moins d'y apporter des éléments de réponse relève certes du parcours du combattant mais n'en demeure pas moins possible. C'est ce qu'illustre cet

1. PARIS, Bibliothèque nationale de France, ms. lat. 6067.

ouvrage collectif, en fait les actes d'un colloque tenu à Parthenay en 2006 (on n'abordera pas, dans ce compte rendu, les contributions consacrées au second xvi^e siècle), dont l'on saluera, outre l'ambition, la richesse heuristique : indications techniques, références et transcriptions de sources ainsi qu'illustrations viennent à la fois compléter le propos des auteurs et offrir des pistes de recherche et de réflexion aux lecteurs. Envisageant judicieusement la problématique sur un temps long, les directeurs de la publication place, pour mieux la questionner, l'artillerie au centre de quatre siècles de guerre, sur le chemin qui va des armes à contrepois à une certaine normalisation des bouches à feu. L'un des meilleurs moyens, certainement, de comprendre sa place dans l'histoire, ainsi que le suggère d'ailleurs l'introduction.

L'une des principales lignes de force de ce livre, si pas la principale, est bien la mise en évidence de la coexistence de deux phénomènes que l'on oppose souvent, la rupture et la continuité. Il convient donc de concevoir la question de l'artillerie et des fortifications comme un jeu d'allers-retours successifs entre ces deux tendances profondes. La continuité s'exprime de multiples façons. Il y a les recettes d'art militaire qui peuvent remonter à l'Antiquité et rester d'actualité jusqu'au cœur du Moyen Âge (R. Halleux) ou l'introduction de l'arme à feu dans un dispositif, défensif ou offensif, qu'elle ne modifie pas dans ses structures (A. Salamagne, K. DeVries, F. Viltart). La rupture s'illustre pour sa part dans les évolutions clairement marquées de l'art de la fortification (M.P. Baudry, J. Martineau, L. Beuchet). Cette variété des situations amène d'ailleurs C.J. Rogers à encourager une étude sérielle des sièges afin d'en faire ressortir, justement, les traits propre à une « révolution militaire » survenue à la fin du Moyen Âge dans la conduite du siège.

L'aspect technique des choses n'est donc pas négligé avec une attention portée à ce qui, au final, faisait la raison d'être de cette artillerie, les aspects tactiques de la poliorcétique (N. Prouteau, J. France). Plusieurs avancées et propositions méthodologiques sont à souligner, comme l'utilisation de l'archéologie du champ de bataille (« battlefield archaeology ») pour reconstituer, grâce aux vestiges des boulets de pierre, la démarche des artilleurs médiévaux (L. Barthet), la proposition d'une étude, elle aussi sérielle, de l'iconographie pour mieux suivre l'évolution de la bouche à feu (V. Serdon-Provost) ou encore le recours, qui se révèle particulièrement éclairant, aux sources d'archives pour l'étude des armes à poudre (E. de Crouy-Chanel, A. Armide).

On soulignera, enfin, l'originale retranscription, fourmillant de détails techniques, d'une visite du château de Clisson impliquant les participants du colloque (N. Faucherre, A. Armide) et les conclusions de P. Contamine qui soulignent d'une part combien, vers 1450, l'artillerie est devenue une arme à part entière, comme la cavalerie, et de l'autre la cohérence de la démarche de tous les intervenants à ce colloque.

Christophe MASSON